

Ce Journal paraît les Jedis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3<sup>me</sup> ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 56; M<sup>mes</sup> Gœury et Darval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

### LES CHEVEUX COUPÉS.

J'ai résolu de me venger sur toutes les femmes qui m'aimeraient d'une femme qui n'a jamais voulu m'aimer.

Il y a peu de jours, je me suis renfermé dans ma chambre après avoir fait défendre ma porte, puis j'ai mis ma tête dans mes deux mains, et je me suis rappelé tous mes souvenirs maudits du passé, et j'ai fait fi de l'avenir pour que le présent me soit odieux, pour que je le haisse, pour que je me venge de lui.

Et au moment où l'idée d'une vengeance atroce souriait à mon esprit, un coup de sonnette retentit dans ma chambre. Une voix douce me cria du dehors : Ouvre, Gustave, c'est moi, Laurette!

Assurément c'était son mauvais génie qui l'amenait, car en la voyant entrer, je me dis tout bas : Tu vas payer pour toutes!

Elle s'assit près de ma table, tira de son sac sa broderie, et se mit, tout en cousant, à me conter des historiettes, des niaiseries, des riens.

— Laurette! m'aimes-tu?

— Belle question! monsieur.

— Oh! ma Laurette, je ne l'ignorais pas, je voulais seulement l'entendre encore.... Et puis j'ai à te demander quelque chose.

— Parlé, mon ami, dit-elle.

— Ta mère que tu as quittée est bien en souci de toi. A ces mots elle me regarda fixement et devint pâle.

Oh! ne crois pas que je veuille te faire reproche de l'avoir quittée; c'est par excès d'amour que tu l'as fait, je t'en aime mille fois plus. Mais il faudrait essayer de rentrer en grâce auprès d'elle; elle t'aime, cette bonne mère, tu es la consolation de sa vieillesse, ce serait un crime de l'abandonner.

Elle pleurait à chaudes larmes, la pauvre fille, et moi je me réjouissais tout bas; ma vengeance commençait.

Mais si pourtant tu crains d'être grondée par cette bonne mère.

Oh! oui, s'écria-t-elle, elle me grondera, elle ne voudra plus me revoir.

Alors, ma belle, il faudra te résigner à ne plus sortir avec moi; déjà tes amies te blâment tout haut, ta mère se plaint. Toutes ces plaintes, tous ces reproches finiraient par retomber sur moi.

— Mais n'y aurait-il pas un moyen?

— J'en sais bien un, mais jamais tu n'y consentiras.

— Quel est-il?

— Il faudrait t'habiller en homme.

Quelle idée folle!

— Et couper tes cheveux!

— Couper mes cheveux!

Et en ce moment elle porta la main à sa tête ; son peigne se détacha et ses longues tresses soyeuses et noires descendirent jusqu'à terre.

— Je sais bien que c'est un meurtre, mais il le faut. C'est un sacrifice que je demande à ton amour.

Oh ! alors elle sanglotta, s'arracha ses beaux cheveux.

— Au lieu de les arracher, lui dis-je, il serait plus sensé de les couper.

A peine eus-je dit ces mots, qu'elle se leva, prit des ciseaux, et tout en me souriant et me disant : Vois combien je t'aime, elle fit tomber ses cheveux à ses pieds.

Oh ! si vous l'aviez vue alors, comme elle était laide, quand elle n'eut plus de cheveux et quand elle eut ses habits d'homme !

Mais si laide, que le lendemain je déménageai et que je lui laissai une lettre ainsi conçue :

Mademoiselle,

J'ai cru vous aimer, mais je me suis aperçu hier que je ne vous aimais pas, cependant permettez-moi de garder vos cheveux comme souvenir.

Je ne sais ce qu'est devenue depuis la malheureuse. Hier seulement, je l'ai rencontrée au bras d'un mien ami ; elle portait perruque.

---

### LES DEUX SŒURS.

L'une (c'est l'aînée), a la taille fine et élancée ; elle est orgueilleuse et coquette.

L'autre est plus petite et plus jolie ; elle est modeste et timide.

L'une occupe, rue des Capucins, un appartement magnifique ; il y a des meubles élégans, des glaces, des tableaux, des candelabres. La soie croisée sur la mouseline, ne permet pas au soleil de jeter trop d'éclat. On monte à cheval, on court en tilbury, on est entouré d'amans et éniévré d'hommages.

L'autre habite, à la Croix-Rousse, une petite mansarde toujours propre, mais incommode. Un mauvais lit, deux vieilles chaises et un métier à broder composent l'ameublement. Elle sort à pied, vêtue d'une petite robe d'indienne, et a quelquefois peine à payer le loyer de son modeste réduit, car elle n'a pas d'amans riches qui marchandent et qui achètent ses sourires et ses baisers. Elle est pauvre.

L'une court aux beaux jours aux Tilleuls et sur le chemin de l'Île, elle s'y fait voir, elle s'y énièvre de plaisirs, elle est heureuse.

L'autre quitte sa mansarde pour en visiter une plus modeste encore. Dans celle-ci est un pauvre vieillard qui partage le peu d'argent que sa jolie visiteuse a su gagner avec son travail. Elle est heureuse aussi. Ce sont ses bons jours à elle.

L'une n'a rien à souhaiter. Le moindre désir, le plus petit caprice, elle peut le satisfaire.

L'autre manque quelquefois d'ouvrage et de pain. Et toi aussi, bon vieillard, tu manques de pain alors....

L'une peut changer de robe vingt fois le jour si elle le veut. C'est pour elle que travaille l'imagination de nos jeunes modistes et de nos couturières. Elle a des bagues, des cachemires, des bijoux.

L'autre n'a plus que sa petite robe d'indienne. Elle en avait d'autres, elle les a vendues. Tu l'ignores, bon vieillard, elle a toujours eu soin de te le cacher. Les boucles qui pendent à ses oreilles lui viennent de sa mère, elle les a gardées....

Hier, elle s'est rendue à la mansarde du vieillard, elle avait reçu le prix d'une semaine de travail ; elle était gaie et montait l'escalier légère comme une Sylphide. Hélas ! l'impitoyable mort l'avait devancée. Le malheureux gisait sur son grabat, et j'appris le soir que le vieillard était le père des deux jeunes filles.

Aujourd'hui, les deux sœurs sont également heureuses.

L'aînée n'a pas encore été abandonnée de ses riches amans ; elle loge maintenant place Bellecour ; elle a toujours des chevaux, des voitures, des cachemires, des bijoux.

L'autre est morte de chagrin et de misère.

(Historique.)

---

En attendant que nous rendions compte des 7 et 8<sup>me</sup> livraisons de *Lyon vu de Fourvières* qui complètent cet ouvrage, nous lui empruntons le fragment suivant extrait de l'article : *Un Fabricant*, par M. Th. de S. C'est un tableau fait dans un jour de mauvaise humeur.

Je ne sais pourquoi la population lyonnaise, jouit en France d'une certaine renommée de civilisation et d'intelligence ; je parle de la bourgeoisie et non du peuple, canaille bonne au travail et dont on ne s'occupe pas autrement. Renommée d'ordre, d'économie, d'avarice même à la bonne heure, mais renommée d'intelligence, de savoir, de goûts généreux, de génie artiste ; c'est pure usurpation.

A Lyon, il ne faut pas chercher ce charme de société des grandes villes, qui donne de l'excitation à l'âme, qui met en mouvement le désir et la possibilité de produire ; d'autre part, on n'y trouve pas non plus cette intimité de village, qui fait supporter une existence coutumière et bornée. Chaque famille vit cloîtrée, et n'a d'autre intimité que celle du pot au feu.

L'homme lyonnais, lui, vit dans sa marchanderie et dans les cafés. Une fois les comptoirs fermés, les cafés se peuplent, le trafiquant se délasse des travaux de la journée en buvant, jouant ou mangeant ! Plaisir intellectuel, qui a pour complément les délices d'une conversation triviale.

Si l'on veut étudier la bourgeoisie lyonnaise, il faut courir les cafés. La peine portera fruit : il y a curiosité à satisfaire, pourvu qu'on ne se dégoûte pas au travail, contre une nature épaisse. En creusant, elle présentera des tableaux de vie assez hideux pour intéresser le goût délicat des lecteurs de notre époque.

J'y ai trouvé un type que nos romanciers m'envieraient, type de bassesse et de crime, d'avarice et d'envie, de misère et d'hypocrisie.

Mon héros, je l'ai rencontré au café Grand. Ici, chaque café possède sa face de la vie humaine; l'un a les jeunes gens, l'autre les vieillards; celui-ci, le juste-milieu, celui-là le mouvement. Le café Grand est le café des vieux; il a le privilège de l'expérience et des per-ruques; il est chargé de ranimer le sang de tous ces corps glacés par l'âge. Tâche difficile, dont il sent l'importance à en juger par la délicatesse et la bonté de tout ce qu'on y prend.

Mais la physionomie de ce café a cela de singulier, qu'il ressemble à l'antichambre d'un hôpital. De tous côtés des figures ridées, des membres tremblotans, des traits que la mort a déjà blasonnés. Un homme qui lit les journaux sans lunettes est une anomalie; jamais deux habitués ne causent à voix basse, car sur deux interlocuteurs, un au moins est toujours sourd. Aussi, à l'heure des consommations, s'y fait-il une musique du diable charivari de voix cassées, de toux pituiteuses, d'éternuemens, de tabatières qui s'ouvrent, de cannes qui heurtent le pavé.

Passée cette heure-là, il ne reste que les sommités branlantes, espèce de supplicé qui achève son temps, pauvre automate qui vient depuis quarante ans roder autour des tables de marbre, qui maintenant les touche comme de vieux amis dont il faut se séparer, qui vit avec ses tables, avec le poêle, avec les planches de journaux d'une vie sympathique, aussi passif, aussi froid, aussi frotté par les années.

Voici deux souvenirs de poètes lyonnais. Que leurs vers soient les bien venus!

M. Berthaud, que Paris nous a enlevé, nous révèle de temps en temps les richesses de sa poétique imagination; plus bas nous en rendrons juges nos lecteurs.

Madame la marquise Herminie d'E\*\*, connue dans le monde littéraire par plusieurs productions remarquables et qui pendant les premières années du *Papillon* a bien voulu plusieurs fois enrichir nos colonnes de ses suaves inspirations, est en ce moment à Paris. Comptant plusieurs amis parmi les dames de Saint-Michel (nouvelle Abbaye-aux-Bois), elle vient de leur adresser la pièce de vers suivante, qu'une heureuse indiscretion nous permet aujourd'hui de transmettre à nos lecteurs; on y retrouvera comme dans tout ce qui est sorti de la

plume de la marquise d'E\*\*, le cœur de la femme et l'âme du poète.

Chantez, mes sœurs, chantez; vos chants calment mon ame;  
J'aime écouter le soir à la tremblante flamme,

Vos chants à l'unisson.

Ils pénètrent mon cœur d'une piété sincère;

Ils endorment mes maux, comme une bonne mère

Berce son nourrisson.

Chantez, mes sœurs, chantez; vos ames sont tranquilles

Comme les nuits d'été, comme les eaux dociles

Qui sillonnent le pré.

Vos jours vont à leur but comme le cours de l'onde;

Tout est constant pour vous; vous seules en ce monde

Pouvez dire: *Sempre*,

Chantez, mes sœurs, chantez; dès que sonne *Matine*,

Bénissez les labeurs que le ciel vous destine;

Et quand viendra le soir,

Lasses de tant de soins, de travaux, lasses d'être!

Comme les moissonneurs, à la table du Maître

Vous irez vous asseoir.

Chantez, mes sœurs, chantez; toujours sûres de plaire,

Votre foi, votre amour et votre vie austère

Ce sont là vos beautés.

Les hommes peuvent être inconstans, infidèles,

Aux yeux de votre Dieu vous serez toujours belles:

Chantez, mes sœurs, chantez.

Chantez, mes sœurs, chantez; vos voix n'ont point de larmes;

Les regrets du passé ne tournent point leurs armes

Contre vos pauvres cœurs.

La source du bonheur pour vous n'est point tarie;

Votre félicité n'est pas de cette vie:

Chantez, chantez, mes sœurs.

Chantez, mes sœurs, chantez; quand l'encens se balance,

Qu'un prélat vous bénit; moi, je prie en silence

N'osant rien espérer.

Jamais à vos accents ma voix ne se marie

Et prosternée aux pieds de la Vierge Marie,

Je ne puis que pleurer.

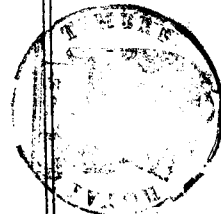
H. marquise d'E.

### LES ANGES.

Seigneur, — monsieur Saint-Pierre est-il devenu fou?

Ou bien sommeille-t-il aux portes du ciel? — ou

A-t-il perdu ses clés célestes?



Voici quinze grands jours que je vois se presser  
Sur la terre, et courir sans ailes, et passer  
Vos jeunes anges aux pieds lestes !

Hélas ! j'ai beau vouloir fuir et les éviter,  
Et clore mes regards où je sens crépiter  
Le feu divin de leur paupière,  
J'en vois partout ; j'en vois au théâtre, le soir,  
J'en vois des légions qui s'y viennent asseoir...  
— Mais, que fait donc monsieur Saint-Pierre ?

J'en ai vu tout l'été rôder au Luxembourg ;  
Ils erraient au milieu des femmes du faubourg,  
Sous les tilleuls et les platanes ;  
J'en ai vu dont les yeux éblouissaient mes yeux,  
Et que, devers l'Égypte où l'on nargue vos cieux,  
Un Turc eût pris pour des sultanes.

Et maintenant qu'il pleut et qu'il fait froid, j'en vois,  
Oh ! que j'en vois ! mon Dieu ! que l'on dirait sans voix,  
Passer, passer en équipages ;  
Et d'autres, tout hardis sous leurs manteaux fourrés,  
Dont les noms seulement, l'un à l'autre amarrés,  
Couvriraient des milliers de pages ;

Voyez donc ? voyez donc comme il en passe encor,  
Avec des cheveux noirs, avec des cheveux d'or,  
Avec des têtes de créoles !

Leurs longs boas noués à leur cou font trois tours  
Et leurs chapeaux de soie aux magiques atours  
Sont à leurs fronts des auréoles !

Et moi ? — moi je m'oublie à voir tant de splendeurs,  
Tant de seins dévorés de sublimes ardeurs,  
Et tant de beautés diaphanes :  
Et pendant ces instans, Seigneur, il me souvient  
Que toute ma chair tremble, et qu'alors il me vient...  
— Il me vient des rêves profanes !

L.-A. BERTHAUD,

Malgré l'élite de notre corps de ballet, *l'Arbre de Belzébuth* ne paraît pas appelé à prendre racine sur notre scène. La 2<sup>e</sup> représentation a fini au bruit des sifflets. En tête d'une notice faite pour l'intelligence de cet ouvrage, se lit une lettre de M. Léon, où il avoue que son œuvre, enfantée en dix jours seulement, est de peu d'importance. Cette épître où la plainte se mêle au regret du passé, aurait besoin, comme le ballet, d'une notice explicative. Est-ce que M. Léon ne serait pas réengagé ?

— Dimanche, le reprise du *Serment* a fourni à notre

orchestre l'occasion de prendre une éclatante revanche. Cet ouvrage, rendu avec ensemble, a fait le plus grand plaisir.

— *Lestocq* a été exécuté mardi avec une verve remarquable. M. Derancourt, plus sûr de lui, possédait mieux le jeu et l'allure de son personnage.

— Hier, la seconde représentation du *Chalet*, jouée plus vivement, a reçu du public assez nombreux qui était venu l'entendre, l'accueil le plus favorable. M. Derancourt a fait droit à notre conseil au sujet du costume, il a sagement fait. Il ne faut imiter Paris que dans ce qu'il a de bien. *Le Chalet* aura une longue vie et variera agréablement le répertoire.

— C'est définitivement ce soir qu'aura lieu le bénéfice de M. Barqui. Rien n'est changé à sa composition.

Aujourd'hui, au Palais St-Pierre, la Faculté des sciences fera l'ouverture solennelle de ses cours.

EN VENTE :

**LYON VU DE FOURVIÈRES,**

Un volume in-8° de 600 pages,

A L'IMPRIMERIE DE L. BOITEL

ET CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

**VÉRITABLES PASTILLES DE VICHY,**

DITES

PASTILLES ALCALINES DE D'ARCET,

Préparées à Vichy même, d'après les conseils de M. d'Arcet, et par les soins de M. Ancelin, pharmacien.

Elles excitent l'appétit, préparent les voies digestives à recevoir les aliments, neutralisent les acreurs, dont les mauvaises digestions sont accompagnées, et sous ce rapport elles aident puissamment l'estomac et le mettent en état de remplir facilement ses fonctions.

Les plus célèbres médecins en recommandent l'usage à toutes les personnes qui, sans être malades, sentent cependant leur estomac pendant la digestion ; car, sentir son estomac, c'est mal digérer. Les journaux de médecine les plus justement renommés en font l'éloge ; tels sont entr'autres la REVUE MÉDICALE, tome 23, page 500. On lit aussi ce qui suit dans le JOURNAL DE PHARMACIE ET DES SCIENCES ACCESSOIRES, tome 12, page 126 :

L'expérience a prouvé qu'on rétablissait facilement une mauvaise digestion par l'emploi des Pastilles de Vichy, et que leur usage journalier pouvait non-seulement faciliter les digestions pénibles, mais même prévenir ce mal en permettant à l'estomac de recevoir des aliments dont le choix ou la quantité aurait pu, sans ce secours, en troubler les fonctions. L'action produite par les Pastilles de Vichy est tellement prompte, qu'elle paraît être purement chimique.

Ces Pastilles sont aromatisées à la menthe, à la fleur d'orange, au citron, à l'anis, à la rose, au baume de tolu, à la vanille. Il y en a aussi sans aromate.

PRIX : LA BOITE, 2 FR. ; LA DEMI-BOITE, 1 FR.

Un dépôt est établi à Lyon, chez M. Boitel, pharmacien, rue Lafont, 24.